

# Le libertaire

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE

69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

Chèque postal : Contant 458-22 Paris

Pour l'Administration du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à CONTENT

Pour la Rédaction du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à André COLOMER

## ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE :	POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 15 fr.
Six mois . . 5 fr.	Six mois . . 8 fr.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## CONTRE LA PATRIE, CONTRE L'ARMÉE, TOUJOURS !

### QUELQUES LEÇONS DE COMMUNISME

### CONQUÉRIR L'ARMÉE ?...

Ainsi donc, la réduction de l'armée formée de prolétaires va à l'encontre — en Italie — des intérêts du prolétariat lui-même.

Le désarmement dans une société bourgeoise, cela peut être aussi le désarmement du prolétariat.

(Humanité, 6/9/22.)

Ainsi, la réduction de l'armée, sa suppression serait un danger pour la classe ouvrière, trait à l'encontre des intérêts des travailleurs.

L'armée nationale, défenseur des intérêts prolétaires, le militarisme, rempart des libertés ouvrières, qui l'aurait jamais cru si ces nouvelles vérités ne nous étaient enseignées par une communiste aussi notoire que Louise Bodin.

Adieu la propagande antimilitariste ; morte, cette vieille conception de l'armée défenseur du capitalisme ; terminée la lutte contre cette machine à tuer, cette machine à tuer, le nouvel Évangile communiste, selon Louise Bodin, a reconnu l'erreur, et bientôt sera traité de réactionnaire celui qui s'attardera à combattre le militarisme, même national !

Qu'en dites-vous, les massacrés de la Commune ? Qu'en pensez-vous, camarades tombés à Fourmies, Villeneuve-Saint-Georges, Raon-l'Étape, Draveil, Le Havre ? Et vous, les 15 millions de morts de la grande guerre, sans oublier les millions de mutilés, qui achèveront une lamentable existence, qui ont été si belle si vous n'aviez pas été happés, broyés par l'infamie machine ?

Telles sont les conséquences où conduit cette nouvelle idéologie militaire, l'Armée rouge, qui oblige ses administrateurs à faire accepter, dès aujourd'hui, l'armée tricolore qu'ils ont l'espoir de conquérir, de conserver, pour s'en servir contre les contempteurs de l'État et leurs adversaires politiques de demain.

Cette armée, dont les exploits, tant aux colonies que sur les champs de grève, ne sont plus à compter ; ce militarisme, qui envoie tant de nos frères crever dans les bagues et biribis africains ; cette institution qui s'oppose, par sa discipline écrasante, ses balles fratricides, ses poteaux d'exécution, à l'émancipation des travailleurs ; ces soldats qui défendent le coffre-fort des capitalistes, que le patronat lance contre leurs frères de misère, en passe de devenir le meilleur soutien de la classe ouvrière !

C'est à en rêver, et, pourtant, ce paradoxe de l'armée défenseur des intérêts de la classe ouvrière a été soutenu par un membre du Comité Directeur du P. C., qui, plus est, se trouve être une femme.

Que pensent les militants communistes du P. C. de cette nouvelle, mais déjà si vieille, conception hervéenne : la Conquête de l'Armée ?

La leçon de 1914 n'a pas suffi à prouver que l'armée ne se conquiert pas, qu'elle doit être détruite, si l'on ne veut pas être absorbé, conquis, écrasé par elle.

À défaut de cette mémorable expérience, malgré les leçons du fascisme italien, il reste les leçons tirées, chaque jour, de la lutte engagée par le prolétariat pour obtenir son émancipation.

Non seulement l'armée prend, pendant des années, les fils des travailleurs, les arrache au labeur utile et fécond, les démoralise, les fait souffrir ; mais encore elle les dresse contre cette classe ouvrière dont ils sortent, lorsque celle-ci revendique son droit à la vie, en en faisant des renégats, des briseurs de grèves, les défenseurs du jaune inconscient ou stupide, en les mettant au service et aux ordres du patronat.

C'est par l'armée que les Clemenceaux, les Poincaré peuvent se permettre leur politique agressive et réactionnaire contre les travailleurs, faire arrêter ses meilleurs militants, briser ses tentatives de révolte.

C'est en présence de ces faits, au contact de ces brutales réalités que les travailleurs sont devenus antimilitaristes, qu'ils ont compris la nécessité de la propagande internationale.

Et c'est à l'heure où le gouvernement, au service du grand capitalisme, reprend à la classe ouvrière les avantages qu'il lui avait accordés, en une période de peur, en s'appuyant sur cette armée composée pourtant de fils du peuple, qu'une discipline férocement rend prêts à toutes les besognes, que l'on vient nous dire du haut de la chaire communiste que nous faisons fausse route, qu'il faut accepter cette armée, que, sans elle, les travailleurs seraient la proie des papiers de désordre !

Non, les travailleurs français ne craignent pas les imitateurs des fascistes italiens, si ceux-ci se présentent seuls au combat, mais ils redoutent l'armée, qui, en cas de troubles, viendrait renforcer, appuyer les éléments au service d'instincts bellicieux ou d'intérêts capitalistes.

Puisque l'armée se trouve être le défenseur de la classe ouvrière, pourquoi les soldats italiens ont-ils laissé brutaliser, massacrer nos camarades par les fascistes ? Ils avaient fusils et mitrailleuses pour aider leurs frères de misère, pour les secourir ; pourquoi ne l'ont-ils pas fait et pourquoi ont-ils permis au gouvernement italien de laisser incendier les Bourses du

Travail, détruire l'organisation ouvrière ? N'est-ce pas la preuve que nous ne devons pas compter sur le concours de l'armée, qu'elle est et reste la pierre angulaire sur laquelle repose l'armature capitaliste.

Pour que demain nous puissions nous libérer de toutes les servitudes ; pour que nous luttons à armes égales avec nos adversaires ; pour que la classe ouvrière prenne la place qui lui revient ; pour briser la résistance capitaliste, il faut plus que jamais développer notre propagande antimilitariste, internationaliste. C'est en sapant cette institution néfaste, cause de tant de hontes, de lachetés, de ruines, de deuils, que nous parviendrons à détruire l'édifice de conservation, de réaction ; que nous pourrions instaurer une société basée sur l'entente, la solidarité, la liberté, et non sur le militarisme de Louise Bodin et autres admirateurs de l'idole chère aux patriotes de tous les pays.

A. BARBÉ.

### LE RÔLE DES JEUNESSES

### Antimilitarisme positif

Les conseils de révision ont commencé leur triste besogne. C'est l'incorporation d'une nouvelle fraction de la jeunesse qui s'agit, ce sont les portes de la caserne qui vont laisser passer le flot de jeunes gens arrachés les uns à la terre, les autres à l'usine, à l'atelier, au bureau. L'armée, la grande machine publique obligatoire, continue son œuvre ignoble et salissante des individus les plus robustes les mieux constitués pour les vomir deux années après, atrophiés moralement, intellectuellement et physiquement.

On a beaucoup écrit sur l'armée : les penseurs, les philosophes, les humoristes même ont montré sous son vrai jour cette bête malaisante dont Georges Darien disait si justement : « L'armée, c'est la caserne qui a des dents, c'est la poutre qui pompe le sang des peuples et dont ils devront couper les cent bras s'ils ne veulent pas en mourir étouffés. »

En effet, s'il est une institution abjecte, inhumaine, c'est bien celle-là, école de crime et de débauche, synthèse du vol et de l'assassinat organisé et légalisé. Les soldats sont dotés de ce poids mort, de ce legs exécrable qui retarde l'avènement du progrès, et au lieu de s'affaiblir, de se désagréger dans la boue, le sang et la pourriture qu'il accumule, le Moloch du militarisme n'a fait que se consolider, se fortifier. Le vocabulaire n'est pas assez riche en termes cinglants pour stigmatiser avec force ce rempart de la bourgeoisie qui enfante la guerre, multiplie la prostitution, entretient l'alcoolisme.

Nos camarades communistes veulent aller à la caserne pour y raviver l'armée et s'en servir pour les besoins de leur cause. La réponse la plus logique, la plus convaincante à leur faire, c'est de montrer sous son vrai jour le milieu militaire. Dans cette tâche, des livres comme *Biribi*, *Au port d'armes*, *Sous-Off*, *Soups*, et combien d'autres qui ne nous viennent pas à l'esprit nous seront des aides précieux. Ce que l'on doit chasser surtout, ce sont les infamies, les injustices journalières, les souffrances, les fatigues, les privations quotidiennes, les blessures d'amour-propre et surtout le rationnement, l'aliénation presque totale de cette liberté si chère ! C'est la servilité avilissante, la passivité de révolte, l'obéissance aveugle, la discipline de fer, le rabaissement de l'individu à un simple état de rouage d'une machine monstrueuse dévoratrice d'énergies et d'initiatives. Dans ce milieu où seuls prévalent les charognards, les galonnés routiniers, habitués par l'alcool, l'infatigabilité de leurs galons, grandis de leur Église, dans cette caserne où l'on vole du haut en bas de l'échelle hiérarchique, dans ce repaire, en un mot, d'avilissement et de fourberie, le soldat n'est qu'un matricule, un numéro perdu au milieu d'autres. Et comme à la discipline fait la force principale des armées, pour un force principale des armées, une violence momentanée, c'est le bague militaire, *Biribi*, c'est-à-dire la souffrance, la souillure et la honte !

L'armée qui a arraché le conscrit de son foyer pour le moudre comme une statue d'argile, lui réserve l'indignité, la honte, la haine et l'humiliation. La lutte contre une telle institution est donc nécessaire. Se refuser à y entrer, c'est affirmer la conscience de son individualité, c'est faire œuvre de préservation morale ; l'insoumission ne date pas d'aujourd'hui. Écoutez ce qu'en disait l'écrivain communiste Jules Valles : « Sous le premier Empire, chaque fois qu'on prenait à la France un peu de sa chair pour boucher les trous faits par le canon de l'ennemi, il se trouvait dans le fond des villages des fils de paysans qui refusaient de marcher à l'appel du grand empereur. Que leur faisaient, à eux, les châtiments des aigles au-dessus du monde, que l'on entrât à Berlin ou à Vienne, au Valica ou au Kremlin ? Vers ces hameaux perchés sur le flanc des montagnes, perdus dans le fond des vallées, le vent ne chassait pas

des nuages de poudre et de gloire. Ils aimaient, eux, leurs prairies vertes, leurs blés jaunes ; ils tenaient comme des arbres à la terre sur laquelle ils avaient poussé et ils maudissaient la main qui les déracinait. Il ne reconnaissait pas, cet homme des champs, de loi humaine qui put lui prendre sa liberté, faire de lui un héros quand il voulait rester un paysan. Non pas qu'il frémit à l'idée du danger, au récit des batailles ; ils avaient peur de la caserne, non du combat, pour de la vie, non de la mort. Il préférait à ce voyage glorieux à travers le monde, les promenades solitaires, la nuit, sous le feu des gendarmes, autour de la cabane où était mort son aïeul aux longs cheveux blancs. Au matin du jour où devaient partir les conscrits quand le soleil n'était pas encore levé, il faisait son sac, le sac du rebelle ; il décrochait le vieux fusil pendu au-dessus de la cheminée, le père lui glissait des balles, la mère apportait un pain de six livres, tous trois s'embrassaient. Il allait voir encore une fois les bœufs dans l'étable, puis il partait et se perdait dans la campagne. »

Mais nous devons avouer que jusqu'ici l'insoumission n'a pas donné ses fruits, en France du moins, et la raison en est à rechercher.

Il est certain qu'il n'est pas gai d'abandonner ses affections, de quitter le milieu où s'est écoulée une partie de notre vie, de partir loin de ceux qui nous sont chers vers un pays dont on ignore souvent et la langue et les conditions d'existence. Quant aux pays limitrophes, où la langue maternelle se cause, il y a une quasi-impossibilité d'y entrer par suite des garanties, formalités de toutes sortes exigées par ces gouvernements respectifs. Une solution s'offre bien, celle de rester en France, vivre dans un coin de province par exemple, mais malgré les précautions prises, l'inévitable se produit un jour ou l'autre.

Il est nécessaire de donner à l'antimilitarisme un moyen positif de lutte : l'antimilitarisme a servi, hélas ! trop longtemps de tremplin aux arrivistes de tout acabit aux politiques de toutes espèces. Pour lui insuffler une vigueur jamais démentie, les organisations révolutionnaires, particulièrement les Jeunesses Anarchistes, bien qualifiées pour cette tâche, doivent y apporter tout l'appui que nécessite cette question.

À l'heure actuelle, l'organisation antimilitariste est embryonnaire, sinon nulle. L'Internationale n'existe pas pour ainsi dire : pas de foyers, pas de journaux spéciaux, pas de propagande suivie, continue. Qu'avons-nous fait jusqu'ici, nous, les Jeunesses ? Quelques écrits, quelques cris de révolte contre l'hydre du militarisme, mais rien de positif quant à l'organisation de

(1) Et particulièrement les lois internationales adoptées par certains pays relativement aux conscrits.

## Les mauvais Moutons

Souvenir des jours d'incarcération que j'ai jamais je n'ai voulu revivre : 1906-1906.

Dans un creux des rochers des montagnes sauvages,  
J'ai laissé mes espoirs, mon courroux et mon sang,  
Et je m'en suis allé, le front bas et la rage  
Au cœur, courber au joug félon mon dos puissant.

Car il nous faut subir les contingences vaines,  
En attendant l'éclat du lendemain  
De justice et de paix où les âmes humaines  
S'épanouiront comme des roses au matin.

Et cependant l'on fait de nous de pauvres bêtes  
Marchant au pas scandé, sans omettre leur sort,  
Tendant à l'abattoir bien lâchement leurs têtes,  
Grand troupeau de moutons qu'on conduit à la mort.

Tout le long du parcours, à grands coups de leurs queues  
Autour de nous, les chiens nous mènent, découvrant  
Les crocs pointus dont ils mordillent nos chairs veules  
Pour nous faire rentrer en masse dans le rang.

Et nous sommes la horde inconsciente et brutale  
Que les sabres d'acier brillant des conducteurs  
Poussent avec la force obscure des rafales  
Au coup de vent incoercible de la peur.

Mais parmi le troupeau, quelque brebis galeuse,  
Un jour se souviendra de ses grands rochers creux,  
Des pâturages frais où les sources chanteuses  
Mélèrent leur bruit à ses débilements amoureux.

Elle se souviendra des fuites vagabondes,  
À travers la fraîcheur des coteaux parfumés,  
Devant les béliers ronds aux étreintes fécondes,  
Dans la candeur d'amour des blonds matins de mai.

Alors, au souvenir, elle frémira toute  
Et lèvera inégalement son désespoir,  
Et les moutons galeux s'éparpillent sur la route,  
Rouges du flambement du soleil dans le soir.

Et les chiens éblouis, contempleront, stupides,  
Cel exode de feu se déroulant sans frein ;  
Et les chefs chevauchant hagarés, à toutes brides,  
Désarmés et fous, se casseront les reins.

Houle sanglante au flot insurmontable  
Se déroulant à travers mont, à travers val,  
Les galeux, un matin, échoueront sur le sable  
Des plages d'or et de diamant de l'idéal.

Citadelle de Perpignan.  
Décembre 1906.

André COLOMER.

### ENCORE UN CAS DE CONSCIENCE...

## Le Procès de l'Anarchiste Henri Faure devant le Conseil de Guerre de Lyon

#### Avant-propos

Encore une fois, la justice militaire, saisie d'une affaire pour cas de conscience, a eu à se prononcer. Encore une fois, des juges militaires, semblant en ce sens faire preuve, à l'égard des anarchistes, de plus de compréhension que les juges civils, viennent de rendre un verdict qui, pour ne pas être un acquiescement, n'en est pas moins la reconnaissance implicite de la grandeur et de la beauté d'un geste inspiré par une conscience libre et courageuse, par la foi en un bel idéal.

Il s'agissait, cette fois, après tant d'autres (affaires Lecoin, Barbé, Évvent, Maurry, etc.), de juger notre ami et camarade Henri Faure, arrêté au commencement de l'année comme déserteur. Faure, en effet, qui avait été mobilisé à son corps défendant, avait abandonné la livrée militaire, en 1916, parce qu'il ne voulait plus être un instrument de meurtre dans la main des gouvernants. À ce sujet, d'ailleurs, au cours de son procès, il expliqua à ses juges qu'il n'avait jamais tiré un coup de fusil sur l'ennemi, qu'il avait toujours tiré en l'air, et qu'il ne pouvait avoir, par conséquent, à se reprocher le meurtre d'un homme.

#### Le procès : quelques impressions ; Faure devant ses juges.

C'est donc à Lyon que, dans la matinée du mardi 12 septembre, notre camarade Faure comparut devant ses juges.

Par un temps brumeux, qui suit l'humidité et la tristesse, à quelques camarades, parmi lesquels Journeil, Clavardin, Brueneau, d'autres dont nous ne nous rappelons pas les noms et qui voudront bien nous excuser de ne pouvoir les nommer, nous étions allés assister au procès. Le récoeur en spectateurs venant apporter le confort de leur présence. Content et Guyomard, ces derniers comme témoins, venant apporter l'appoint de leur déposition à la défense, tous, de bonne heure, nous nous acheminâmes vers la salle du Conseil de guerre.

Par un vestibule, nous pénétrons dans cette salle au haut plafond et dont la nudité des murs blancs est cachée à hauteur d'homme par une boiserie à fond acajou. Un jour blafard, qui pénètre par de larges baies aux vitraux dépolis, éclaire la vaste pièce. Une barrière nous sépare du Conseil de guerre, juché sur une espèce d'estrade, devant laquelle est installée la barre des témoins. Sur les côtés est disposé un banc sur lequel, muni d'une balustrade où prennent place, sur un côté, les défenseurs et, leur faisant vis-à-vis, le commissaire du gouvernement.

Des chaises sont disposées dans le prétoire, pour les prévenus, gardés par des soldats, muselés au côté, baïonnette au canon. Et tout cela a un aspect sévère, rébarbatif, qui vous donne froid au dos, vous produit une mauvaise impression et fait mal au cœur de la Justice qui se rend en ce lieu.

Comme nous arrivons quelque peu en retard, le Conseil de guerre est déjà installé, la séance est commencée et, une banale affaire de soustraction de revolver, qui se terminera par une condamnation mitigée du sursis et par un acquiescement, est en jugement.

À la reprise de l'audience, on introduit notre ami et camarade Henri Faure. Assez grand, élancé, portant binocle, le crâne couvert d'une chevelure et revêtu de l'uniforme du zouave, il pénètre dans le prétoire, d'un pas assuré va jusqu'à la chaise qu'on lui désigne et où il s'assoit, flanqué de deux gardes du corps — pauvres trouffions qui semblent mal à l'aise dans le rôle de gardes-chiourmes qu'on leur fait accomplir.

Les membres du Conseil et le commissaire du gouvernement, raides et singes dans leur uniforme, la poitrine constellée de décorations, toisent d'un mauvais œil, semble-t-il, le mauvais soldat qui a l'audace de revendiquer son acte et qui n'en semble pas rougir.

...Et lorsque, durant l'interrogatoire de Faure, le président lui rappelle brièvement les faits qui lui sont reprochés et, d'une voix roque, lui demande de s'expliquer, nous avons l'impression bien nette qu'on ne se montrera pas tendre pour l'accusé.

Quant à Faure, c'est avec calme qu'il explique brièvement et qu'il affirme catégoriquement ses principes anarchistes, son dégoût de la guerre qui l'a poussé à déserteur. Il dit à ses juges, simplement, l'approbation de sa conscience et comment il mit ses actes en accord avec ses principes. Finalement, il déclare, quelle que soit la peine qu'il peut encourir, ne rien regretter...

#### Les témoignages

Ensuite on passe à l'audition des témoins : nos camarades Content et Guyomard.

Ceux-ci viennent parler de leur sympathie pour Henri Faure. Ils affirment leur complète solidarité, ainsi que celle de tous les anarchistes, avec lui. Et ils essaient de démontrer aux juges militaires que les hommes qui, courageusement, et quelles que soient les circonstances, revendiquent

leur responsabilité, clamant la beauté de leur idéal, ont droit pour le moins à l'estime de leurs adversaires et même de leurs juges...

#### La parole est à l'accusateur

C'est au tour du commissaire du gouvernement.

Il a discuté avec le prévenu, lui. Il est donc fixé sur ses théories sociales. Il s'est saisi à les exposer, mais d'une façon qui laisse bien voir qu'il n'y a rien compris, car il mélange bolchevisme et anarchie. D'ailleurs, pour lui accusateur public, Faure n'est qu'un « misérable », un malheureux illuminé, et il s'en prend à ceux qui l'ont incité (?) à commettre son acte de désertion. Ceux-là ne méritent point de pitié et auraient dû passer au poteau ! Pas moins...

Quant à Faure qui a commis un acte répréhensible :

Quant à Faure qui, malgré sa qualité d'anarchiste ne comparait pas en prévenu politique, puisqu'il ne s'agit pas d'un procès d'opinion (qu'il dit), il doit connaître les rigueurs des lois. Toutefois, Monsieur le Commissaire du Gouvernement ne s'opposera pas à l'admission de circonstances atténuantes...

#### Une belle et émouvante plaidoirie

C'est au tour de la défense. Une rude tâche lui incombe. Mais dès le début de sa plaidoirie, Suzanne Lévi, qui assume la charge de défendre notre ami Faure, s'affirme à la hauteur du rôle qui lui échoit et sait retenir l'attention des juges militaires.

Elle s'élève tout d'abord contre l'affirmation de l'accusation qui tend à représenter Faure comme un « misérable ». Affirmation toute gratuite, car Faure est, au contraire, un être désintéressé, plein d'amour pour son prochain, un être noble, possesseur d'une belle conscience.

C'est donc une individualité forte, qui ne se dérobe pas à ses responsabilités, ainsi que le démontre son attitude au cours de ce procès.

Et, s'adressant plus particulièrement aux juges, elle leur demande si, maintenant que la guerre est terminée, ils vont continuer à se montrer aussi durs, aussi inflexibles que de 1914 à 1919... Si, aux yeux de certains, cette sévérité pouvait se comprendre à cette époque, elle ne serait plus d'actualité à présent de personne.

D'ailleurs, à part sa désertion, que peut-on reprocher à Faure ? Sa vie est irréprochable : c'est un bon compagnon, un bon père, un bon travailleur et l'on ne trouve de gens que pour faire son éloge !...

Pour en terminer, Suzanne Lévi lui avec émotion, avec tout son cœur de femme, une lettre de la vieille mère de Faure qui rappelle que sur trois enfants la guerre lui en a pris deux et qu'elle, la vieille maman, attend qu'on lui rende le seul gars qui lui reste... et qui est, lui aussi, une victime de la maudite guerre.

#### Le verdict

C'en est fini... Le siège des juges doit être fait et il ne leur reste plus qu'à rendre leur sentence.

Ces « Messieurs » se retirent. On emmène Faure à qui nous serrons la main en passant et à qui nous souhaitons courage. Il nous rassure et nous déclare que le courage ne lui manquera pas quel que soit le verdict.

Après quelques minutes d'attente, minutes que nous passons longues, bien trop longues, tellement nous sommes impatients d'être fixés sur le sort de notre camarade, pour lequel nous ne sommes pas sans éprouver d'assez vives appréhensions, le conseil rentre en séance.

Les soldats de garde présentent les armes et...

#### Au nom du Peuple français,

le président qui bredouille, nous lit d'une voix inintelligible que nous avons toutes les peines du monde à saisir, malgré que nous tendions l'oreille...

Que Faure, reconnu coupable de désertion à l'intérieur en temps de guerre, est condamné à 5 ans de prison (nous nous regardons stupéfaits, croyant avoir mal entendu) 5 ans de prison... mais le conseil lui accorde les circonstances atténuantes et déclare le faire bénéficier de la loi de sursis.

Un profond soupir de soulagement s'exhale de nos poitrines oppressées et nous délivre de l'angoisse qui nous avait étreints une seconde.

C'est donc la démobilitation, la liberté pour notre ami Faure, qui vient de nous être rendu après sept mois de détention préventive.

Et nous quittons la salle du conseil de guerre plus dispos que nous y avions pénétré le matin.

Et nous nous séparons après une franche et fraternelle poignée de main et après avoir échangé quelques mots avec Suzanne Lévi que nous remercions au nom de tous.

Maintenant, et pour conclure, félicitons-nous qu'un des nôtres soit rendu à la liberté et espérons qu'il sera bientôt en état, après avoir réparé les injures de la détention, de reprendre sa place parmi nous.

CONTENT.



# L'Action Antimilitariste

ORIGINES & TRAVAIL DU BUREAU INTERNATIONAL ANTIMILITARISTE

Il nous fut triste de constater combien le contact entre les militants antimilitaristes révolutionnaires avait été brisé. Quoi que le Comité de préparation du Congrès international antimilitariste eût son domicile dans un des pays soi-disant neutres, il avait échoué de quelques années pour se constituer et pour mener les travaux préparatoires. Au fur et à mesure que le Comité avait un certain succès, il fut contrainct par le gouvernement hollandais. Ainsi la censure hollandaise sur les relations postales donna lieu à toutes sortes de difficultés. Principalement la censure anglaise et allemande causait, à chaque fois, des difficultés. Mais le travail croissait en dépit de la contrainte. Pendant ce temps, la section française de l'A.I.A. était ressuscitée par le travail de Léon Prouvost, etc. Elle s'appuyait sans hésiter à la Ligue des radicaux. Ses membres prouvaient par les faits qu'ils prirent leurs principes au sérieux. Presque tous les membres de la section française firent connaissance avec la prison et qu'on leur nombre fut relativement petit, ils exercèrent une influence morale remarquable.

En Belgique, une section de l'A.I.A. fut fondée. Le secrétaire, Herman van der Beek, un militant de 19 ans, fut tué par la police, lors d'une démonstration à Anvers.

Au Danemark, la ligue des antimilitaristes conséquents s'affiliât à l'A.I.A. Cette section est presque entièrement composée de camarades qui ont refusé le service militaire et qui, par la grève de la faim, se sont libérés de la prison.

Ces temps-ci le Comité avait pris contact dans une vingtaine de pays avec des dizaines d'organisations et de quelques centaines de personnes. La première chose que le Comité eut à faire alors, fut de publier en différentes langues une revue systématique, dans laquelle les organisations correspondantes furent caractérisées brièvement et par laquelle celles-ci eurent l'occasion d'entrer en relation directe avec chacune d'elles.

Du 6 au 9 août 1920 des délégués de la Belgique, du Danemark, de l'Allemagne et des Pays-Bas se réunirent en une conférence secrète à La Haye. Des camarades anglais, autrichiens, français, suédois et suisses avaient été empêchés d'y être présents pour différentes raisons (difficultés de passeports, surtaxes, etc.). Chaque pays fournissant des rapports importants. Une nouvelle déclaration de principes fut rédigée pour l'A.I.A. et la tâche du Comité de préparation fut plus spécialement prescrite. Il apparut que les camarades hollandais qui avaient déjà payé 70.000 florins pour soutenir les familles des insoumis prisonniers, avaient payé également les frais provisoires de la préparation du Congrès, soit environ 5.000 florins.

Il fut décidé de convoquer des assemblées antimilitaristes chaque année dans tous les pays en même temps, et comme date classique, le 1<sup>er</sup> août fut désigné.

La situation critique internationale étant discutée, les travailleurs de tous les pays furent invités à répondre à une mobilisation de l'Europe occidentale et d'Amérique contre la Russie des Soviets par la grève générale et le refus général du service militaire. Spécialement, la conférence s'adressa au prolétariat des races de couleur autre que blanche, pour qu'il choisisse le côté des ouvriers où il a sa place logique.

Pendant ce temps, il était devenu évident que par le fait de la guerre mondiale, des organisations antimilitaristes importantes s'étaient formées, indépendamment de l'A.I.A. Elles avaient déjà tellement leur propre histoire, leurs propres traditions qu'il ne fut pas probable qu'elles voudraient ou pourraient se résoudre à adhérer à l'A.I.A. Nous estimâmes d'ailleurs que ce n'était pas indispensable. Ce que nous estimâmes nécessaire et ce qui fut demandé internationalement de divers côtés, ce fut qu'au sein des organisations spécialement antimilitaristes, qui de par leur nature ont également une tendance antimilitariste, fussent à même de s'unir contre les tentatives blanches croissantes de la réaction pour le secrétariat des syndicalistes révolutionnaires en Hollande (N.A.S.), le Comité de préparation proposa, qu'au Congrès prochain non seulement l'A.I.A. serait constituée internationalement, mais qu'un Bureau International Antimilitariste à laquelle toutes les organisations de tendance révolutionnaire antimilitariste pourraient adhérer, pour arriver ainsi à une concentration de toutes les forces possibles contre les dangers nouveaux et plus grands qui menacent les peuples du monde. Cette proposition fut acceptée partout avec plaisir.

Déjà antérieurement on avait demandé que l'on voudrait voir à l'ordre du jour du Congrès. Différents groupes anarchistes, syndicalistes, tolstoïens et aussi quelques-uns de ce groupe de communistes (il a presque disparu depuis) qui, sur des principes religieux ou généralement humains, propageaient le refus du service militaire et combattait pour l'antimilitarisme révolutionnaire, avaient posé des questions pour l'ordre du jour, qui dans leur ensemble donnaient une revue presque encyclopédique de toute la question antimilitariste. A propos de celles-ci on résolut de diviser le Congrès en une partie démonstrative et une partie organisationnelle. Des représentants des différentes tendances antimilitaristes auraient l'occasion d'exposer au Congrès leurs opinions et, après l'exposé de chacun, un libre échange d'idées pourrait se faire. Le programme du Congrès contenait les points suivants :

Signification biologique de la guerre ;  
Signification morale de la guerre ;  
Militarisme et guerre ;  
Militarisme et capitalisme ;  
Militarisme et lutte de classe ;  
Militarisme, communisme et antimilitarisme ;  
Antimilitarisme et syndicalisme ;  
Antimilitarisme et femmes ;  
Antimilitarisme et jeunesse ;  
Antimilitarisme et christianisme ;  
Antimilitarisme et libre pensée ;  
Pratique de l'antimilitarisme ;  
Coopération avec les races de couleur exploitées.

Nous rappelons spécialement l'appel lancé au Congrès, pour une action internationale contre le terrorisme et les persécutions des Français Martyr, Badina, Armand, etc., d'Eugène Debs, etc., en Amérique, etc.

Nous rappelons les rapports détaillés qui furent envoyés de partout, dont surtout celui de Tcherkoff sur le sort des insoumis en Russie attirant l'attention.

Ainsi qu'aux Congrès de 1904 et de 1907, un appel fut fait principalement au prolétariat humanitaire de la guerre, de la terreur et du militarisme.

Aussi bien Bjorklund (néo-socialistes en Suède) que Lansink (syndicalistes néerlandais) ont traité à fond la tâche du syndicalisme en matière d'antimilitarisme. Reynard donna un exposé clair sur la relation nécessaire entre l'antimilitarisme et la libre pensée, tandis que Pierre Ramus et

# La Guerre... Journaux et Revues d'Avant-Garde

Allons-nous assister à un nouveau carnage ? La bourgeoisie n'est-elle pas rassasiée de tout le sang versé ces dernières années, et va-t-elle nous offrir dans un prochain conflit européen ? La situation est grave, et devient chaque jour de plus en plus critique. La guerre balkanique peut mettre demain l'Europe à feu et à sang, et c'est avec angoisse, que nous nous demandons si le prolétariat qui a donné toute sa force, tout son sang pour la « guerre du Droit et de la Liberté », va consentir un nouveau sacrifice pour défendre les intérêts du capitalisme français en opposition à ceux du capitalisme anglais.

Dans l'esprit des masses, la guerre est impossible. Prenons garde : c'est avec cette certitude, que le prolétariat se laisse conduire, en 1914, par tous les mauvais bergers. Le crâne bourré, par la presse bourgeoise, servie dans son ignoble besogne par la politique de tous les partis d'extrême-droite et d'extrême-gauche, le peuple se trouva devant un fait accompli et ne sut pas se défendre.

La Grèce, soutenue par l'Empire britannique, vient de subir un échec caractéristique, et toute la presse française de se réjouir de la victoire turque, que les diplomates considèrent comme une victoire française.

Mais les succès turcs mettent en péril la suprématie britannique en Asie. L'Angleterre, de par sa position coloniale, ne peut accepter la prise en possession par les Turcs des détroits, car ce serait pour elle le danger permanent de voir, sans aucun moyen pour y remédier, la révolte surgir à chaque instant dans ses colonies.

Tirailleur par les Irlandais qui luttent désespérément pour leur indépendance, par les Égyptiens qui ne veulent plus rester sous la domination britannique, par les Indes qui sont toujours en ébullition, l'Angleterre voit avec terreur s'émietter tout son empire ; le crâne bourré, par la presse anglaise, les classes sources de revenus que sont pour lui les pays coloniaux et ne peut accepter sans luites la menace de cette épée de Damoclès.

L'attitude de la presse anglaise, « notre alliée », à l'égard de la France, n'est pas douteuse. La France est aujourd'hui une entrave aux plans de l'impérialisme britannique, les intérêts français ne peuvent s'accorder avec ceux de l'Angleterre, et c'est encore et toujours au prolétariat que l'on fera appel pour régler le différend.

La guerre, elle est de tous les jours, et la paix n'est qu'une période d'accalmie entre deux carnages. Ce que nous semble impossible ici se déroulant tout à fait, bien que les peuples balkaniques nient souffrir plus que nous-mêmes de la dernière guerre.

Le capitalisme ne reculera pas, il ne peut pas reculer, il n'hésitera pas à jeter dans la balance encore quelques milliers de prolétaires. Pour lui nous ne sommes que de la chair à travail en attendant d'être de la chair à canon, et demain, c'est le canon qui va demander sa pitance. Allons-nous le nourrir ?

N'oublions pas que partout l'on fabrique des munitions, et que les armements ne sont pas faits pour la paix mais pour la guerre. Ne nous laissons pas prendre au dépourvu. Sachons ce que nous voulons et ne prétons plus nos flancs pour défendre les richesses du capitalisme qui nous exploite et qui nous tue.

Nous sommes étonnés que les organisations d'avant-garde ne voient pas le danger qui est imminent, et ne fassent rien contre la guerre qui vient. Qu'attendent-elles ? Qu'il soit trop tard !

Allons-nous, comme en 1914, voir les policiers rouges prendre position en faveur d'une des parties ?

Travailleurs, souvenez-vous que, n'ayant rien, vous ne pouvez rien défendre, qu'une seule guerre peut vous intéresser, c'est celle de classe, et que vous devez refuser de vous faire tuer à nouveau pour la défense des intérêts de ceux qui vous exploitent.

J. CHAZOFF.

## Prostitution

Parmi toutes les horreurs et toutes les saletés de l'Ordre social, il est permis parfois d'en dénicher qui font tache et qui marquent d'infamie le régime qui en est cause. Dans l'ordre politique, c'est celle des politiciens et des journalistes faisant de l'hygiène avec la peau des autres. Dans l'ordre économique, c'est celle de la prostitution à la misère préchée par ceux qui regorgent de satisfaction. Dans l'ordre intellectuel, c'est celle des soi-disant artistes et savants prostituant leur art, leur savoir et eux-mêmes afin d'en retirer honneur (?) et profit... surtout profit. En voici un exemple entre mille. Dans sa besogne de vicieuse, la justice recueille tous les rebuts de la société afin d'en faire les auxiliaires de sa sale besogne. Cafards, boursiers, mouchards et autres insectes ayant souvent l'excuse du besoin, affluent à son aide. Quelques plus gros requins poussés seulement par un appétit sans scrupule, car ils ont déjà la pitance assurée par les voix de leur précesseur, prennent la tête et deviennent préfet de police, juges d'instruction, etc., mais ce qui devient alors lamentable au dernier degré, c'est de voir des individus dont le peuple paye la nourriture et l'instruction se faire l'auxiliaire de toute cette pourriture dans la recherche « scientifique » des délits. C'est bien la prérogative de la science au monarque, mais si elle ne sert qu'à enrichir, si elle même n'aime pas trop en faire l'apologie.

Une fois qu'un homme a accepté de renoncer à la recherche de la vérité et au soulagement de ses semblables pour se faire le complice de l'erreur et de l'oppression, il devient capable de tout. Un exemple : Goldsky (innocent d'ailleurs), mourant d'une tuberculose aggravée par le régime de Fresnes, est transporté à l'île de Ré sur l'avis favorable d'un médecin légiste assez peu soucieux de la simple conscience professionnelle pour se faire le complice d'un assassinat (légal bien entendu). Et pourtant, le docteur Paul, qui a perdu un fils tuberculeux et qui doit connaître les effets de cette maladie, aurait-il pu trouver dans sa recherche « scientifique » des délits, c'est bien la prérogative de la science au monarque, mais si elle ne sert qu'à enrichir, si elle même n'aime pas trop en faire l'apologie.

A. REYMOND.

## L'Ecole du Propagandiste

Les camarades qui s'intéressent à l'Ecole du Propagandiste et qui veulent participer à cette œuvre d'instruction et d'éducation anarchiste, se réuniront le vendredi 22 septembre, à la Maison Commune, 49, rue de Bretagne.

Des détails seront fournis dans le prochain numéro sur l'organisation de l'Ecole du Propagandiste.

L'abondance des matières nous contraint de remettre au prochain numéro la suite de notre feuilleton : « De Ravachol à Caserio ».

La presse anarchiste de langue française vient de s'enrichir d'une nouvelle publication : LE FANAL (revue de l'Orient libératoire). Une publication qui vient de loin et qui fait paraître à Alexandrie, en Egypte, le camarade Jacques Cohen-Toussich.

Le premier numéro contient l'indispensable et nécessaire article-programme sous la forme d'un appel aux Peuples Orientaux dont voici la substance :

Orient, ensanglanté ! Orient meurtri ! à quand la révolte ? Quand verront-ils la fin des haines et des hostilités qui séparent les peuples et quand assisteront-ils à une vie d'harmonie libératoire ?

Peuples Orientaux ! Peuples courbés sous le fardeau du fusil et des cartouches ! Peuples exploités sans savoir ! Sachez enfin que vos dirigeants sont des traitres masqués qui vous envoient au front pour mieux garnir leurs poches, qu'ils se moquent de vous de la belle façon en vous parlant de Patrie et d'autres questions mensongères.

L'Etat pesé sur vous, sa dictature porte atteinte à votre liberté, son capitalisme vous livre à l'esclavage.

Il est grand temps que vous sachiez la vérité. Il est grand temps que vous preniez conscience de vos misères.

Jeunesse d'Orient ! Réveille-toi ! Le moment est venu où tu dois faire ton devoir ! Le Fanal, Revue de l'Orient Libératoire, te donne aujourd'hui la possibilité de te faire entendre dans le but d'émanciper les masses tant opprimées.

Ainsi qu'il faut faire cette brève et simple déclaration et que le confinement les autres articles contenus dans ce premier numéro, le FANAL n'a nullement la prétention d'être une revue de haute spéculation doctrinale ou philosophique. On sent, au contraire, chez son rédacteur, le modeste mais louable désir d'en faire une publication utile à l'émancipation du peuple et écrite à son intention.

Quand on sait quel joug épouvantable courbe les peuples orientaux — tous placés sous la tutelle des civilisés européens ! — on ne peut que féliciter Cohen-Toussich du courage effusif qu'il va tenter... et lui souhaiter de réussir.

Il y a bien, dans la VIE OUVRIÈRE de la semaine passée, l'article de Monmousseau sur les grèves du Havre ! Mais l'analyseur équilibré à traiter de toute la tactique de la majorité cédant en matière de lutte de classes. Et ceci vendra en son temps...

Plutôt, donc, que la presse monomossiste, plaçons les yeux du lecteur cette partie d'une autre page de Georges Sorel, extraite de la préface de 1905 à son étude sur « L'Avenir socialiste des Syndicats » — où il invoque, pour le syndicalisme révolutionnaire, l'exemple d'action révolutionnaire des bourgeois de 80 :

La bourgeoisie a opéré révolutionnairement, et contrairement à toutes les idées que les sociologues se font d'une activité puissante et capable d'aboutir à de grands résultats. La révolution a été fondée sur la transformation des instruments de production, faite au hasard des initiatives individuelles ; on pourrait dire qu'elle a opéré suivant un mode matérialiste, puisqu'elle n'a jamais été dirigée par l'idée des moyens à employer pour réaliser la grandeur d'une classe ou d'un pays. Pourquoi le prolétariat ne pourrait-il pas suivre la même voie et marcher du vivant sans s'imposer aucun plan ? Les capitalistes, dans leur tour d'horizon, ne s'occupent nullement des intérêts généraux de leur classe ou de leur patrie ; chacun d'eux ne considère que le plus grand profit immédiat. Pourquoi les syndicats ne feraient-ils pas leurs revendications à de hautes vues d'économie nationale et ne pousseraient-ils pas à fond leurs avantages quand les circonstances leur sont favorables ? La puissance et la richesse de la bourgeoisie fut basée sur la faiblesse des dirigeants d'entreprise. Pourquoi la force révolutionnaire du prolétariat ne serait-elle pas basée sur l'autonomie des révoltes ouvrières ?

Et vous conviendrez que, comme moyen de réalisation, c'est autre chose que le pauvre subterfuge dont on use dans les événements actuels !

Mais Sorel, en écrivant cette page, fondait alors ses espoirs sur le syndicalisme d'antan, non sur celui corrompu par la guerre hier, par la politique aujourd'hui.

Examinant la situation actuelle et constatant un désarroi et une impuissance identiques aussi bien parmi le mouvement ouvrier que de l'autorité de la barricade, Louis Bertrand, dans le REVEIL de Genève, entrevoit néanmoins la déchéance de nos ennemis :

Non pas, entendons-nous bien, que cela soit fatal. Non, les choses telles qu'elles sont ou sous une forme même aggravée peuvent durer longtemps encore. Nous entendons simplement dire qu'il n'est pas lou de notre part de s'apprêter à vivre, toute, que la situation soit telle, certes, mais considérable, n'en est pas moins minée par l'impossibilité de s'asseoir à nouveau sur un ordre régulier et, si non définitif, présentant quelque stabilité. Gouvernements et plutocrates, d'accord à vouloir nous écraser, ne le sont plus entre eux sur la domination universelle à établir...

Bref, la discorde est dans le camp ennemi. Un pouvoir est bien toujours en état de résister à des attaques isolées et commodes sans la ferme décision de les pousser à fond ; mais un mouvement d'ensemble aurait aujourd'hui de très grandes chances de succès. Voilà notre profonde conviction. Et c'est la raison pour laquelle nous demandons aux camarades au lieu de se perdre en réminiscences vaines et stériles, de songer à une préparation efficace et de se poser en même temps la question de notre action au début d'une insurrection.

C'est là, en effet, une question à laquelle de nombreux révolutionnaires, même parmi les anarchistes, n'ont peut-être pas accordé toute l'importance qu'elle mérite. Piochons-la donc, camarades !

Le Parti souffre toujours de sa fameuse crise et toujours son directeur du moral, Boris Souvarine, recherche et expose, dans le BULLETIN COMMUNISTE, les moyens propres à la résoudre.

Deux causes à la crise : l'accaparement de la Direction du Parti par les « intellectuels » et la démagogie « ouvrière ». Et pour redresser l'équilibre bien chancelant du parti qui est par excellence, affirme-t-on, celui des manuels, voici la solution :

L'agit de mettre les intellectuels à leur place dans le Parti ouvrier... Jusqu'à présent, on a cru nécessaire de faire des intellectuels principalement des représentants du Parti dans les assemblées parlementaires et régionales ou locales, sous prétexte de rivaliser de compétence et d'éloquence avec les représentants bourgeois. Le prolétariat voit maintenant, à tort ou à raison, et il faut reconnaître qu'il n'a que trop de raisons de se méfier dans tout parti politique une entreprise d'exploitation de sa confiance pour la mise en valeur de quelques personnalités.

Le Parti Communiste doit lui prouver qu'il se trompe. Il doit mettre les intellectuels à leur vraie place, c'est-à-dire au service du Parti, aux postes de travail exigeant certaines aptitudes, connaissances et expériences. Il doit mettre les ouvriers principalement aux postes représentatifs, non pour qu'ils traduisent en termes d'ouvriers ce qu'ils comprennent, mais pour qu'ils traduisent en termes d'ouvriers les revendications de leur classe.

tions de leur classe afin de convaincre leurs ennemis de classe, mais pour qu'ils expriment les souffrances, pour qu'ils expriment la douleur des exploités et se fassent entendre de leurs frères endormis ou découragés.

Cette argumentation apparaît, à première vue, d'une logique serrée. Mais, soulevons le voile, un peu. Qu'apercevons-nous ? Ceci, par exemple : un Comité Directeur composé de 24 membres, dont 18 manuels « brillant » en délégation, tournées, etc., et 6 intellectuels, « aux postes de travail ». Tiens, mais ne sommes-nous pas là tout près de la réalisation du fameux « praeidium » ? Les manuels sont les directeurs, superficiels du Parti ; ils péroreront et bavardent ! Et les intellectuels modestes, s'effacent : ils « travaillent ». En réalité, dans la coulisse, ils dirigent effectivement, ils sont et ils restent les dictateurs — préparant à 6 la révolution et la société de demain.

Nous ne contestons pas que la méthode soit excellente... pour le Parti. Mais quel bénéfice palpable, réel peut-on en espérer le Peuple ? ...

Lichons un peu les « grosses légumes » ou les organes « centraux », au choix, et parcourons nos petites feuilles anarchistes régionales.

A tout seigneur, tout honneur ! Voici le doyen : GERMINAL (organe communiste-libératoire de la Somme et de l'Oise) où le camarade Georges Bastien, à propos du bel élan de solidarité qui se manifeste partout en faveur des grévistes du Havre, trouve de bonnes raisons de ne pas désespérer du peuple :

L'explosion de solidarité active qui vient de surgir de toutes parts pour nos frères du Havre, nous prouve que nous devons faire davantage confiance aux bons sentiments de ce peuple tant calomnié, même par ceux qui se disent ses défenseurs.

Détournons donc nos yeux de cette attraction néfaste, produit de la pollicularité, qui conduit tant de bons militants aux vaines luites pour la conquête de telles ou telles forces organisées.

Regardons au contraire du côté du peuple, des pauvres diables. Là est l'avenir. Là nous trouverons l'éclosion des bons sentiments de la solidarité humaine sans lesquels l'humanité est une société meilleure que une extravagante utopie.

Nous sortons du marasme quand nous aurons le peuple avec nous. Et nous ne l'aurons avec nous que quand il sentira que nous ne sommes pas des aspirants au pouvoir, mais des camarades lui faisant toute confiance, se contentant de l'éclairer sur les points encore obscurs pour lui.

Quand un peuple est solidaire, c'est à tort qu'on l'accuse d'être « veule ».

Et quand un peuple est avachi, il ne sait point donner, comme il fait depuis 15 semaines celui du Havre, un si bel exemple de courage. Ses bergers devraient bien en prendre de la graine !

Dans un remarquable article, publié par la REVOLTE (organe anarchiste du Sud-Ouest), qu'il s'agit de la fois aux rolandistes, aux rynchistes, aux barbusistes et où il brosse une maîtresse « Réhabilitation de la violence », Larès, entre autres choses excellentes, écrit :

La sécurité publique — violence collective — l'individu oppose sa volonté d'harmonie — violence individuelle. Celle-ci apparaît collectivement et s'impose brutalement au nom de la justice sociale, mystification moderne. Mais l'esprit libératoire sera toujours actif, au-dessus de tout, de la sainte, malgré la Rome fasciste, contre toutes les tyrannies.

Par se conscient des rapports humains, son intelligence compréhensive du caractère acquis et du déterminisme, l'esprit libératoire fera la part de toutes les fausses valeurs morales et de ses corrépondants multiples.

Le nihilisme, expression suprême de la volonté de puissance, demande une entière réalisation ; ainsi sera évité le mimétisme fatal aux révoltes nouvelles, dans leurs traques essais de rénovation sociale.

La gestation de l'anarchie ne saurait être un rêve, une hallucination d'homme tourmenté, et chaque geste de révolte prépare l'heure d'un travail humain, ou les convives individualistes trouveront « la Cène » convenable à l'atmosphère naissante.

Il est permis de supposer que l'obligation n'est pas le rouage d'aucun des « appareils » humains. La gouvernance sociale peut s'affirmer et disparaître ; la vie des hommes continuera sous l'égide utilitaire : maximum de plaisir pour minimum de peine.

Puis cette conclusion, qu'affaiblirait le plus léger commentaire :

Et la violence, puissance d'instinct, manifestée par l'individu en tous les champs de l'activité, a besoin de liberté pour n'être pas elle-même une entrave.

D'avantage que les camarades bordelais de la Révolte, nos amis marseillais possèdent le sens de l'actualité et aussi la propagande agissante. Pas du tout d'article doctrinal, mais philosophique — et c'est peut-être un tort — dans TERRE LIBRE (organe de la Fédération Anarchiste du Sud). Mais un très bon article de tète sur Gaston Rolland, dont nos lecteurs connaissent l'affaire par le détail.

A signaler de très utiles conseils de Legeux, à propos de la future répression fasciste qui s'organise à Paris sous l'égide d'un groupement italien. Que feront les révolutionnaires devant cet apprentissage organisé de l'assassinat ? Legeux le leur demande et il ajoute :

Quant à nous, anarchistes, nous ne tolérons pas ce rictus d'assassinat, car nous en serions les premières victimes toutes désignées. Il faut dès aujourd'hui que tous les révolutionnaires de ce pays se préparent, mieux, empêchent l'éclosion du fascisme français.

Eh ! oui. Il serait peut-être temps d'y songer. Car il y a beaucoup de chances pour qu'en l'occurrence, celui qui parle le premier ait raison...

## LE LISEUR.

## L'INNOCENCE DE SACCO ET VANZETTI

Des dépêches de Boston nous apprennent que l'innocence de Sacco et de Vanzetti trouve chaque jour des preuves éclatantes aux yeux mêmes des juges.

Un témoin important, Mrs Andrews, a déclaré que lorsqu'elle a été amenée à la confrontation avec Sacco, des officiers l'ont obligée à dire qu'elle reconnaissait l'accusé.

Un autre témoin, Louis Pelsner, au moment de la révision a déclaré qu'il répudiait son premier témoignage. « Je ne pense pas, a-t-il dit, que j'étais alors en possession de moi-même. Je n'avais pas conscience de mes réponses. »

Roy Gould, autre témoin, a de nouveau déposé et a déclaré que contrairement à ses premières paroles, il ne croyait ni Sacco ni Vanzetti coupables.

Et cependant nos camarades sont toujours en prison. Qu'attend-on pour les libérer ?

# Propos d'un Paria

Vraiment, les sujets d'actualité ne manquent pas. Mais si parfois certains ne nous poussent à ironiser sur l'imbécillité de nos contemporains, les plus notables, aujourd'hui, il n'en est pas de même.

Est-ce l'âge de la plupart des événements récents, un sentiment invincible de tristesse. Le dégoût et la haine que nous éprouvons pour cette société pourrie s'en trouvent portés au paroxysme.

Le cynisme des uns, la mauvaise foi des autres, joints à l'aveuglement de la multitude nous donnent l'impression de vivre au milieu d'une meute de chiens bien domestiqués, qu'une minorité de bêtes féroces et d'apparence humaine mène au gré de sa dangereuse fantaisie.

Il est déjà trop tard pour épiloguer sur les assassinats de l'ancien ministre. Nous ne pouvons que constater que nous n'avons pas eu l'âge de nous en débarrasser, qu'une minorité de bêtes féroces et d'apparence humaine mène au gré de sa dangereuse fantaisie.

Il est déjà trop tard pour épiloguer sur les assassinats de l'ancien ministre. Nous ne pouvons que constater que nous n'avons pas eu l'âge de nous en débarrasser, qu'une minorité de bêtes féroces et d'apparence humaine mène au gré de sa dangereuse fantaisie.

Laissons également les fleurs se faner sur la tombe de l'ancien ministre Sembat. Est-il bien utile de contester la valeur de la dernière manifestation politique contre le traité de Versailles ? Etant contre toutes les guerres, contre tous les militarismes, nous sommes par conséquent contre tous les traités.

Et la procession rouge organisée à Lille par les « communistes », et qui réalisa selon Frossard l'unité révolutionnaire, doit-elle nous remplir d'une joie sans mélange ?

Autant de sujets que je laisse à la méditation des camarades.

Ce pendant, et au même moment où, à Paris, les fleurs exercaient leur triste profession, des dépens d'innocents prometteurs, l'homme qui symbolise le régime, était en compagnie d'illustres complices l'anniversaire des deux carnages de 14. Maires, baptisés du nom pompeux de Victoires.

Gouvernants, généraux, évêques, parlementaires se gargarisaient de formules creuses devant les tombes de ceux qu'ils avaient envoyés se faire tuer pour leur gloire et pour le plus grand profit des industriels, comme la reconstruire trop tard Anatole France.

Les applaudissements voudraient comme un bruit de tonnerre ! dit le correspondant du Petit Parisien, aux paroles de Poincaré prononcées devant ses tombes le serment que les « Boches » paieraient ! ...

Les tarbins de presse ne sont pas les moins dégoûtants parmi cette tourbe. Un autre journaliste est allé, lui, interviewer le vieillard haineux et arrogant, la « victime » de notre ami Cottin.

L'assassin est solide. « Sa voix tout ensoleillée d'un éternel printemps sonnait claire et joyeuse », écrit Henri Béraud qui remplit consciencieusement son métier de bourreau de crânes.

Que ne lui eût-on dit, le spirituel journaliste, de la voie raquée de celui qui a révolté sa malveillance et qui crève de maladie dans la cellule de la centrale de Meun.

Mais ces gens ont d'autres préoccupations. Leur intérêt pour celui qui n'est pas tué, soit supprimé du nombre des vivants. Les journalistes à l'œuvre n'ont-ils pas été officiellement institués ?

L'ex-patron de Métivier, l'homme qui poursuit ses crimes à bien mérité de la patrie trahie de vies humaines, va partir en Amérique pour parler pour la France ! ... Pauvre France ! ...

He ne lui manquait plus que cela ! ... Long voyage. Mettiendrait-il à l'œuvre ? Mais plaignons les requins auxquels pourrait échoir un morceau aussi coriace.

## Pour les grévistes du Havre

Troisième liste  
Doffere François, 5 fr.; Digo, 10 fr.; Réunie famille libératoire E. Mary, 30 fr.; Dumas, 3 fr.; Souffrance des Travailleurs de la Ville de Paris, usine de Colombes, versé par Pasquereau, 381 fr.; Maurice Wullens, 10 fr.; Gabrielle, 1 fr.; Mathieu, 5 fr.; Lebanc, 50 fr.; Pusselmon, 2 fr.; Dupré, 30 fr.; Laurent, 5 fr.; A. Michaud, exilés de Chaligny, 20 fr.; Lorient, 2 fr.; Planché, 3 fr.; Soria, 2 fr.; Sylvius, 5 fr.; Denegry, 20 fr.; Martin, 5 fr.; Paulo et sa compagne, 5 fr.; Bachmann, 4 fr.; Bertie Fubert, 10 fr.; Vauhallon, 5 fr.; Bussel, Maurice, 10 fr.; Foray, 10 fr.; Laberche, 10 fr.; Rudelz, 10 fr.; Blondine, 1 fr.; E. Béra, 5 fr.; H. Roguier, 30 fr.; T. Prevel, 20 fr.; A. Sue 25 fr.; Collecte des camarades de la Maison 10 fr.; Ch. Fremont, 5 fr.; Deux Zébrés, 2 fr. Un communiste, 5 fr.; Un communiste, 2 fr.; Larapide, 5 fr.; Feyrouse, 13 fr.; Un copain 1 fr.; 25. Hauron, 15 fr.; Un copain, 5 fr.; Un pourboire, 0 fr. 25; Laberche, 10 fr.; Un camarade, 2 fr. 50; L. François, 10 fr.; Souciption générale de la région Parthenaisienne, organisée par les camarades des autres du Club du Libre Examen, versé par Hauron, 10 fr.; 161 fr.; G. Ducros, 10 fr.; Sans Patrie, 5 fr.; Un copain chemise, 1 fr. 40; Syndicat textile unifié des Travailliers de Croix-Vasquehal, 50 fr.; Israël Georges, 2 fr.; Hardouin, 10 fr.; Germain, 20 fr.; Virelo, 5 fr.; Le Mignon, 13 fr.; Blondine, 1 fr.; Tatave, 5 fr.; H. Becherand, 5 fr.; L. Loquier, 5 fr.; Ch. Louis Meerschbaert et sa compagne, 3 fr.; Ch. Carlot et Meme, 20 fr.; Rolland Robert, 4 fr. 50; Anonyme, 3 fr.; Llopis, 1 fr.; Lulu et Henri, 5 fr.

Total de la 3<sup>e</sup> liste ..... 1.197 90  
Total des listes précédentes ..... 875 05

## Toujours la répression

Notre camarade Soubeville qui avait été condamné pour un poème paru dans les colonnes du Libérateur, vient d'être arrêté ces jours-ci. Il est à la Santé au quartier politique.

## SOUBEVILLE ARRETE

FISTER N'EST PAS POUR CHERBOURG  
Nous annonçons dans notre dernier numéro que Fister était parti pour Cherbourg. Il est encore à la Santé. Les gendarmes ont voulu le chercher pour le faire voyager, menottes aux mains, comme un délinquant de droit commun, Fister s'y est refusé.

L'administration pénitentiaire se décide-t-elle à accorder aux détenus politiques le régime auquel ils ont droit ?

LES SYNDICALISTES DU HAVRE TOUJOURS AU DROIT COMMUN  
Les militants Bousquet, Ferré, Lartigue, etc., sont toujours emprisonnés en cellule sous l'inculpation de complicité de rébellion.

Seul le camarade Pelletier, des P.T.T., a obtenu la liberté provisoire. Le droit syndical est respecté en France ! ...

## GODCHAUX LIBRE

Notre camarade Godchaux, poursuivi pour avoir écrit au président de la République ce qu'il pensait de ses actes autoritaires et comment il appréciait l'acte libératoire de son ami Bouvet, vient de s'en tirer avec un mois de prison. Il avait fait deux mois de prévention. Il est donc en liberté. M<sup>re</sup> Thoen, le défendait.



(1) Le grand numéro du 15 juin.  
(2) Les prétendues scissions dans l'Internationale, Genève, 1872, 39 pp. Ces « réponses » existent aussi en brochure et en traduction française : *Risposte di alcuni Internazionali... al Circolare privato del Consiglio generale di Londra*, Neuchâtel, 24 pp.

nettement antiautoritaires ou anarchistes ou, plus exactement, entre celles de ces fédérations qui étaient déjà en relation privées avec Bakounine et ses camarades puisque les Belges et les Hollandais, alors en grande partie nettement anarchistes appartenaient à la première seulement de ces deux organisations.

Par Bakounine cette organisation était liée à son organisation russe. Il note, par exemple, le 24 septembre même : « première réunion de *Rousskoe Bratstvo* (Fraternité russe) ». Le journal de Bakounine, qui n'est conservé que jusqu'à la fin de 1872,

Maison des Syndicats du 1<sup>er</sup>, 103, rue du Châteaudeau ; Maison des Syndicats du 15<sup>e</sup>, 18, rue Cambronne ; Maison des Syndicats du 17<sup>e</sup>, 172, rue Legendre ; Maison Commune, 28, rue Cava à Levallois ; Bourse du Travail, 4, rue Suger à Saint-Denis ; Union des Syndicats, 33, rue Grange-aux-Belles.

A l'aide de nos camarades du Havre ! Prenez vos souscriptions ! Retirez vos cartes !



Nous laissons cette réaffirmation et cette preuve après tous nos auteurs et précurseurs anarchistes. Nous la faisons. Contenus non pas parce que nous supposons que tel n'est pas ton avis, mais parce que ton étude embrouillée le laisse croire par erreur.

**Louis LEONIC.**

Le syndicalisme et à excommunié ceux qui ne pensaient pas comme eux, ceux-là n'ont jamais dépassé la mesure et n'ont jamais manqué de tact !!!

\*\*

De la façon dont je me suis fait rabroquer l'on s'est certainement demandé quelle

Louis LEONIC.



